

Commissaires, une partie de la rue St. Paul et la rue McGill, jusqu'à la hauteur de la rue Lemoine. L'eau baigne les caves du marché Bonsecours, des fenêtres duquel on aperçoit au lieu des quais une vaste étendue d'eau couverte de glaces. Un grand nombre de bestiaux et d'animaux domestiques ont péri. Trois hommes sur cinq qui montaient un canot se sont noyés, l'embarcation ayant chaviré. Des bateaux, des chaloupes et des canots, parcourent les quartiers inondés et l'on fait ainsi parvenir aux pauvres gens réfugiés dans leurs greniers, du pain et des provisions. A la tête de ceux qui distribuent ces secours se trouvent le maire M. Rodier, le juge de police M. Coursol, et plusieurs prêtres. Hier dans l'après-midi le tocsin a sonné, c'était le bureau des inspecteurs du potasse qui brûlait au milieu du quartier inondé. Heureusement que cet incendie fut bientôt arrêté. Aujourd'hui l'eau a baissé d'environ quinze pouces. Voici les hauteurs auxquelles le fleuve s'est élevé au-dessus de son niveau habituel: Pont Victoria, 23 pieds, à l'est du pont, 25 à l'ouest, Rivière St. Pierre, 25 pieds, Place Jacques-Cartier 20 p. 30 pouces. Parmi les édifices inondés se trouvent l'Hôpital Général des Soeurs Grises, le Collège de Montréal et l'Usine à gaz. Les élèves du collège ont été congédiés pour quinze jours, temps qu'il faudra pour réparer les suites de ce désastre. La ville est sans gaz, et le sera encore plusieurs jours, même en supposant que l'eau se retire de suite. Or, on ne peut dire combien de temps l'état de choses actuel durera, car on ne sait quand partira la digue de glace formée dans les îles au-dessous de la ville. Plusieurs campagnes voisines sont également submergées. La plus grande inondation dont on se souvienne est celle de 1837; elle n'avait rien de comparable à celle-ci. On trouve dans la livraison de décembre 1855, de notre journal, le récit emprunté aux relations des Jésuites, d'une inondation qui eut lieu en 1643, le 25 décembre, ainsi qu'un vœu fait par M. de Maisonneuve, le gouverneur de la ville, lequel alla planter sur la montagne une tourde croix de bois qu'il porta sur ses épaules.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

— Depuis le commencement de l'année, on a annoncé successivement la mort de plusieurs hommes de lettres français d'une certaine célébrité. C'est d'abord Henry Murger, poète de la déplorable école d'Alfred de Musset, qui cependant, d'après les journaux religieux, aurait fait une fin meilleure que ses œuvres et le milieu dans lequel il vivait n'aurait pu le faire espérer; c'est ensuite, M. Charles de Riancey un des pieux et habiles rédacteurs de *l'Union* de Paris, et auteur de plusieurs ouvrages historiques et littéraires d'un grand mérite. A ces deux pertes est venue bientôt s'ajouter celle d'Eugène Guinot, le feuilletoniste élégant, le spirituel chroniqueur qui, tant sous son propre nom que sous le pseudonyme de Pierre Durand, a si souvent déridé le front des lecteurs les plus moroses. Enfin, l'Académie qui venait à peine de réparer une des brèches que le temps lui avait faites, a perdu un de ses plus anciens membres, Eugène Scribe, qui en 1836, avait remplacé dans le docte corps le poète Arnault, auteur de la fameuse *Feuille détachée*, que tous les enfants savent par cœur. Eugène Scribe était né à Paris en 1791, et était par conséquent dans sa 70e année. Plusieurs fois millionnaire, il se faisait gloire de l'origine de sa fortune et avait pris pour armoiries une plume avec cette devise, *Indé fortune et libertus*. Son château de Sérécourt porte cette inscription :

“ Le théâtre a payé cet asile champêtre,
Vous qui passez, merci, je vous le dois peut-être.”

Le vaudeville et la comédie n'avaient point seuls contribué à l'enrichir, et le journal *le Siècle* paya 60,000 francs son roman *Piquillo Allaga*. La liste des œuvres de ce moderne Scudéry occupe 36 colonnes de la *France Littéraire*; il en a produit beaucoup depuis, et il s'occupait encore à en produire; lorsque la mort l'a surpris. Il a eu, dit-on, soin de donner à ses pièces de théâtre des titres dont les initiales répondent sans lacune à toutes les lettres de l'alphabet, de la, le Kiozque, Yelva, et Xucarilla.

On calcule que son répertoire se compose de plus de 360 comédies et vaudevilles. Quelques légères que soient ces pièces, c'est là un bagage bien lourd, même pour ce monde-ci.

Scribe est mort subitement, on pense, par la rupture d'un anévrysme. Il fut trouvé mort dans un fiacre à la porte d'un de ses amis. On cite beaucoup d'œuvres et de traits de bienfaisance de cet homme célèbre. Il a fait tout en son pouvoir pour améliorer la condition des auteurs pauvres, et il a fondé la “ société des auteurs dramatiques.”

BULLETIN DES SCIENCES.

MINES DE CUIVRE D'ACTON.—Un intéressant récit d'une visite faite aux mines d'Acton par un des rédacteurs du *Canadian Naturalist and Geologist* a paru récemment dans cette publication. Nous le reproduisons en grande partie. Après avoir décrit à grands traits les principaux endroits traversés par le Grand Tronc, depuis Montréal jusqu'au village d'Acton, station qui n'est éloignée de cette ville que d'environ 70 milles, l'auteur ajoute :

“ Cet établissement était autrefois pauvre et peu fréquenté; mais aujourd'hui, grâce aux mines de cuivre qu'on a découvertes, il grandit et s'anime vigoureusement. Pour belle, cette place ne l'est point. Le territoire qui l'entoure ne fait pas voir que l'œuvre du défricheur y soit encore fort avancée. On rencontre ça et là dans la forêt quelques pièces de terre cultivées, et des pâturages. Partout on voit des souches et des arbres rabougris. Le sol n'est pas bon; ce n'est le plus souvent qu'un sable aride, et qui ne vaut guère la peine d'être cultivé. Cependant il est des saisons où il donne un bon pâturage et c'est à cet emploi très probablement qu'il servira désormais.

“ Les vieilles maisons du hameau disparaissent rapidement pour faire place à des constructions nouvelles et plus convenables. De grands bâtiments s'élèvent de toutes parts pour magasins, ateliers, habitations. Déjà la richesse commence à s'introduire dans cette place, jusqu'ici obscure et négligée. Pendant ces derniers mois, sa population a dû s'accroître d'un moins sept fois ce qu'elle était auparavant. Les signes de la prospérité se manifestent partout. Les champs stériles, qui se seraient, pour ainsi dire, donnés hier, sont aujourd'hui transformés en emplacements profonds aux constructions urbaines, et leur valeur augmente énormément. Suivant le cours ordinaire des choses en ce pays, le village de toute probabilité sera bientôt ville, et la ville avec le temps prendra rang de cité incorporée.

“ Les mines sont à la distance d'environ un demi-mille du village, et à l'ouest. La route qui y conduit passe d'abord sur un fouds bas, marécageux et qui est en partie déblayé, puis elle se continue un peu plus loin sur un terrain sec et sablonneux. A mi-chemin, environ se trouve une grande bande de sable qui s'étend vers le midi, un peu à l'ouest. L'arbre qui vient le mieux ici, c'est la peruche; la tourbière abonde dans les marais, où croissent aussi, à titre de broussailles, des arbustes et des plantes d'une physionomie curieuse. Cette région n'a rien de pittoresque. Un amateur de la belle nature ne penserait jamais à la venir chercher ici. Le botaniste qui parviendrait à se frayer un chemin à travers les sources, les chicots noirs par le feu, les tronçons de bois abattu, et caries, les ronces et les épines dont cette contrée est couverte se croirait assez mal récompensé de ses peines, même par l'attrait des jolies plantes qu'il trouverait. Une boussole à la main, nous avons essayé d'explorer le désert dont nous étions environné, et cette tâche eût été assez rude pour nous sans le plaisir de la nouveauté qui nous y a soutenu. Toutefois nous avons pu nous convaincre que la bande de sable s'étend à travers le bois, à un demi-mille environ vers l'occident, parallèlement à la chaîne de roches calcaires sur le bord de laquelle se trouvent les mines. A ces indices, disons-le ici, on reconnaît que ce dépôt minéral a pu se former sur les rives d'un ancien estuaire, lorsque s'opéra l'élevation du continent.

“ Au géologue cependant cette région offre beaucoup d'encouragement. Les traces du cuivre qui se voient à la surface sont des stimulants bien propres à provoquer des expériences sérieuses. Parmi ces masses rocheuses qui ont dû subir tant de changements, on pourrait trouver quelque fossile au moyen duquel il serait possible de déterminer avec exactitude la position occupée par cette formation dans la grande série silurienne. Un tel espoir suffirait pour légitimer l'emploi de beaucoup de temps et de travail à cette œuvre. A mesure qu'on approche du champ de l'exploitation, on est averti, par les allées et venues des voitures qui transportent le précieux minéral dont elles sont chargées, qu'on arrive dans l'enceinte d'une place où il se fait un mouvement industriel extraordinaire. On entend les marteaux qui frappent de toutes parts, et le bruit sourd et tonnant de la mine qui gronde sous les coups du fer et du feu qui la font éclater incessamment. Tout cela retentit agréablement à l'oreille et relève beaucoup l'intérêt de cette scène. Mais suivez le chemin jusqu'à l'endroit où il se termine dans l'espace qui sépare le village du gisement cuivreux. De ce point un riuit tablénu se déroule à vos yeux. Une clairière dont tout le bois a disparu, s'ouvre devant vous; elle peut avoir un mille d'étendue, sur une largeur d'un demi-mille. Cet espace est couvert de bâtiments en bois érigés pour la circonstance, et de monceaux de roc brisé. Il est coupé sur toute sa longueur par des tranchées, des puits, des carrières profondes. Au delà, sur le dernier plan, et s'élevant à une hauteur d'environ cent pieds, se trouve une chaîne de rochers jonchés de pierres cassées et que des buissons couronnent d'une végétation mesquine.”

A cet endroit de l'article que nous reproduisons est contenue la description des mines d'Acton, donnée par Sir William Logan dans son rapport de 1858.—description savante, lumineuse, et dont l'auteur a eu l'occasion de vérifier la remarquable exactitude, ainsi qu'il le dit lui-même. Nous regrettons de n'avoir de place ici que pour en traduire les deux passages qui suivent :—

“ Il me paraît probable, d'après les faits constatés par l'état actuel des travaux d'excavation, que le minéral de cuivre et les matières siliceuses avec lesquelles il est mêlé constituent une pâte de brèche, ou un conglomérat dont les fragments ont dû s'accumuler par suite d'un affaïssement dans la surface des sédiments argileux et silico-magnésiens, formant les schistes et les masses dont ceux-ci sont accompagnés, tandis que les sulfures de cuivre ont pu se déposer par suite de l'action de sources dans lesquelles le métal, d'une formation plus ancienne, aurait été entraîné à l'état de solution. Ces mines de cuivre paraissent avoir toutes les conditions d'une ressemblance frappante avec celles des Monts Urales, décrites par Sir Roderick Murchison, si ce n'est qu'en Russie les minerais offrent des carbonates et non pas des sulfures.